

A L'INDEX



Miss Passéfleuret. — On me dit que vous mettez aux caricatures du SAMEDI des ressemblances de nos jolies élégantes, vous vous souviendrez de moi, si vous avez le malheur de m'y mettre !

LA MANIE DE M. MALOUPART

Le vieux M. Maloupart se promenait un matin en chemise, et dans une grande agitation, au milieu de sa chambre.

Une idée, une manie venait de lui passer au cerveau. Quand cela le prenait, si quelque obstacle allait au travers, il était à peu près aussi accostable qu'un boule-dogue à qui on retire un os.

Cependant la nature — qui, toutefois, ne s'occupait de rien moins que de M. Maloupart — semble narguer son tourment. Elle sort des brouillards bleus de l'aube et la fête qu'elle offre à son réveil commence : le soleil jette son or fluide, comme un scintille, à travers les persiennes ; depuis longtemps les oiseaux habillent dans un gros cerisier qui ombrage la cour.

Après la tempête, calme plat. Le vieillard revêt sa robe de chambre à ramages où pend la cordelière, sans oublier les pantoufles brodées ni la calotte grecque qui donne à sa tête bizarre un relief magnifique. Il se croit toujours jeune, spirituel, irrésistible, en dépit des soixante-dix-huit ans qui neigent sous sa perruque.

— Hé ! hé ! nous sommes encore présentable, se disait-il ce matin-là, en se mirant avec complaisance devant une glace de Venise biseauté. Oui, très bien conservée... Voyons, à présent que la parure a embelli la beauté, nous pouvons appeler la petite :

Suzanne ! cria-t-il à pleins poumons en ouvrant la porte.

Le teint clair, potelée, rose ainsi qu'un pommier en fleurs, une fillette accourut à l'appel.

Maloupart, un camélia à la main, la reçut avec empressement :

— Nous avons bien dormi, ma colombe ? Te voilà embaumante et fraîche comme un jasmin ! Et moi, comment me trouves-tu ? Sois franche.

— L'air un peu fatigué.

— Tu veux rire ! Jamais je ne me suis senti plus gaillard. Il faut avouer que je ne porte pas mes années sur le visage.

— En effet, qui donc croirait que vous avez eu, avant-hier, soixante...

— Personne ne te demande mon âge. Quelle rage as-tu de le crier par dessus les toits ?

Suzanne ne répliqua pas. S'asseyant avec un ennui résigné, elle reprit l'éternel ouvrage : un bonnet rond de velours noir, brodé de perles brillantes et légères, si bien enlacées qu'on eût dit

qu'une fée avait soufflé dessus. L'exigeante coquetterie de M. Maloupart lui rappelait le tonneau des Danaïdes ; en vain on le remplit jusqu'aux bords, tout s'écoule par le fond percé : à une paire de pantoufle succède triomphalement une suite de pantoufles, un bonnet grec n'attend pas l'autre.

Mais elle ne se plaignait point, au souvenir de la bonté du digne homme envers ses parents à elle, qui, toute petite enfant, l'avaient laissé orpheline. Devenu son subrogé tuteur, il l'avait recueillie. Et qui l'aurait rendue plus heureuse. Il en faisait une reine, devant la volonté de laquelle tout son entourage s'inclinait. Si l'ambition l'eût possédée, la jeune fille, dont le charme évinçait une foule de cousins et de neveux, aurait pu rêver que le sort la désignait de préférence, de même Joseph voyait en songe les onze gerbes de ses frères s'abaisser devant la sienne.

Cependant, un peu ému, Maloupart mettait ses lunettes ; un tic nerveux, qui lui était habituel, faisait trembler sa lèvre inférieure.

— J'ai quelque chose... de grave à te communiquer, Suzette, dit-il.

Elle ouvrit tout grands ses yeux noirs. Son visage espiègle était adorable ainsi.

— Voilà vingt ans que madame Maloupart est en terre. Je ne l'oublierai jamais : elle ressemblait trop à la femme de Socrate. Sa mémoire m'a toujours empêché jusqu'à présent de me remarier ; si j'allais tomber de Charybde en Scylla. Puis, ma foi, positivement, je rajeunis. Depuis plusieurs renouveaux cette idée me revient. J'ai le cœur d'un adolescent. Je suis vert, je jouis d'un bon tempérament, j'ai de la gaieté, une fortune opulente...

— Alors vous avez pensé à votre cousine Gouin, peut-être.

Le tic nerveux du bonhomme s'accentua violemment :

— A ma cousine ! Tu ne l'as donc pas regardée ? Une personne qui a je ne sais plus quel âge. Ah ! bien non, par exemple. Je te donne la préférence.

— A moi ? protesta Suzanne. Cher tuteur, je ne veux pas me marier.

— Voilà bien la première fille à qui j'entends dire cela ! Ecoute, Suzanette, le jour du contrat je te ferai abandon de tout ce que je possède.

— Quoi ! déshériter votre plus proche parent, Georges.

— Georges...

Au fait tu as raison. Je partagerai entre vous deux. Mais toi, je t'épouse quand même.

A cet instant, un coup de marteau retentit dans le vestibule, une porte s'ébranla, des petits pas se firent entendre le long de l'escalier.

— Je parie que c'est la cousine Gouin ! s'écria l'amoureux.

C'était elle-même. Elle entra discrètement, son cabas d'une main, son parapluie dans l'autre. Un vaste bonnet à dentelles fleuri d'énormes coquelicots ornait ses cheveux gris. Aimable physionomie de petite vieille un peu falote, qui retenait un sourire fin au coin des lèvres et qui négligeait souvent d'adoucir la vivacité des yeux observateurs. Elle gagnait à être étudiée de près, de même que d'autres y perdent.

— A propos, fit-elle, dès qu'elle se fut assise, après avoir déposé son cabas et, d'un geste, rajusté les plis de sa robe d'indienne, mon neveu Georges est arrivé de ce matin. Le voilà quitte du service militaire. J'en ferai un commerçant, à moins que... enfin nous verrons. Mais qu'as-tu donc, Suzanne ? Quelle pousse de carmin sur tes joues !

Cette réflexion ne contribua point à la faire pâlir.

— Ah ! je comprends. Je l'avais quasi deviné ; ils s'aiment, cousin, ils s'adorent. Cela doit vous faire plaisir, vous prenez tant d'intérêt à notre Georges... Ne te trouble donc pas, ma bonne fille. C'est naturel, va.

Maloupart bondit :

— Ce gamin à Suzette !... Y pensez-vous, cousine ? Un homme d'âge ferait bien mieux l'affaire.

— Oui dâ, répliqua-t-elle. Je ne suis pas de votre avis.

Devant cette résistance qui l'irritait, le tuteur de Suzanne s'emporta tellement que la parente, froissée, reprit son cabas d'un air piqué mais digne, gagna la porte et sortit, après une dernière apostrophe au vieux galant :

— Vous devenez fou, ma parole !

— Ne vous en allez pas, supplia Suzanne, qui courut après elle dans l'escalier en ajoutant, à voix basse, c'est pourtant vrai, il veut que je l'épouse, il vient de me faire sa demande.

— Hein, tu dis ? cria mademoiselle Gouin stupéfaite. Ai-je bien entendu ?

Elle tourna les talons, rentra dans la chambre, où le nouveau Bartholo, joyeux de la croire partie, se frottait déjà les mains.

— Cousin, je connais votre récente... manie, — tranchons le mot, — engendrée par celle que vous aviez déjà de vous croire un phénix. Eh bien, non, cette enfant ne sera pas sacrifiée ; et ce ne sera pas elle qui refusera le mariage, ce sera vous.

— Moi !... Moi !... Vous déraisonnez, ma chère.

— Oui, vous, et pas plus tard que ce soir. Venez au dîner que j'offre à l'occasion du retour de Georges. Là, je tenterai l'expérience.

— Qui tournera à votre confusion. A ce soir. Georges et Suzanne, placés l'un près de l'autre à la table de famille, ne voyaient, n'entendaient

LA LOI DES CONTRASTES



Elle. — Tiens, monsieur Limbourg ici ! Connaissez-vous sa femme ?

Lui. — Non ; je ne l'ai jamais vue ; tout ce que je sais, c'est qu'elle est blonde.

Elle. — Et comment le savez-vous ?

Lui. — Je viens de passer une demi-heure avec lui, et il est en admiration devant toutes les brunettes.